

**VIE**  
**DU**  
**R. P. LIBERMANN,**

**FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION  
DU SACRÉ-CŒUR DE MARIE**

PREMIER SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT  
ET DE L'IMMACULÉ CŒUR DE MARIE,

PAR

L'AUTEUR DE L'HISTOIRE DE SAINT LÉGER. 1855.



Éditions Saint-Remi

– 2013 –

AU CŒUR IMMACULÉ  
DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE  
CONÇUE SANS PÉCHÉ

CE LIVRE  
PAR MONSIEUR DUFRICHE-DESGENETTES  
FONDATEUR DE L'ARCHICONFRÉRIE DE  
NOTRE-DAME DES VICTOIRES

A ÉTÉ CONSACRÉ  
AU NOM DE L'AUTEUR  
LE 8 DÉCEMBRE 1854

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

Ave, Verbi sacra Parens,  
Flos de spina, spina carens,  
Flos spineti gloria.

Nos spinetum, nos peccati  
Spina sumus cruentati ;  
Sed tu spinæ nescia.

*Hugues de Saint-Victor.*

## PRÉFACE.

LA meilleure préface d'un livre chrétien est une prière, pour que Dieu daigne en bénir les pages et les conduire à leur adresse, au jour et à l'heure de sa grâce. Des âmes aimées de Dieu, sans connaître ni ce livre ni son auteur, ont bien voulu prendre les devants. Des missionnaires ont promis qu'au-delà des mers et dans des îles lointaines, plus d'un néophyte priera, avec les Pères des noirs, afin que Dieu répande ses bénédictions sur la *Vie du vénéré Père Libermann*. Lui-même, il est permis, ce semble, d'en parler ainsi à ceux qui l'ont vu s'endormir dans la paix des justes, vivra dans ces humbles pages, non pas par ce futile renom que peut donner une gloire humaine, mais par ce mutuel échange que rien ne peut interrompre dans le sein de l'Église, toujours vivante d'un monde à l'autre.

L'homme de Dieu sera d'autant moins étranger à ce livre qu'il en est, à vrai dire, et l'objet et l'auteur. Il l'a fait, non seulement par sa vie qui le remplit, mais par ses entretiens, ses lettres, ses écrits divers, qui se succèdent, à peu près sans interruption, de page en page.

C'était le vœu de ses fils d'avoir, d'entendre, de lire, avant tout, leur Père. Les lecteurs intelligents et pieux ne se plaindront que d'une chose, c'est que ce vœu n'ait pas été plus complètement satisfait.

Peut-être en sera-t-il autrement des lecteurs mondains, s'il s'en trouve. Que leur dire à l'avance ? À chacun d'eux il faudrait une préface particulière, accompagnée d'un long catéchisme. Dieu veuille y suppléer ! Il est arrivé, plus d'une fois, qu'un infidèle, entrant dans l'un de nos temples au moment des plus saints mystères, s'est agenouillé, comme à son insu, pour se relever chrétien. *Tolle, lege !*

Il peut y avoir encore d'autres lecteurs, fidèles, à vrai dire, à leur compte du moins, et même tenant à le paraître, qui meublent volontiers leurs bibliothèques de tout ce qu'ils entendent appeler

bons livres ; assez courageux pour en lire des chapitres et quelques pages choisies, sans aller au-delà d'un passe-temps honnête. Il y a déjà mille ans qu'un ancien légendaire, ayant à parler d'un martyr, se plaignait que « le monde vieilli et vicieux ne pouvait supporter la mâle vigueur de cet homme céleste. » Le monde, depuis lors, s'est-il rajeuni, épuré, fortifié ? Combien de lectures, de livres, de bibliothèques chrétiennes se résolvent dans une religion molle et complaisante, qui, satisfaite d'obtenir le gros des devoirs indispensables, donne, pour tout le reste, une carrière indéfiniment libre ?

Cette classe de lecteurs, loin d'être chimérique, fait nombre et autorité, au point d'entraîner d'estimables auteurs à transiger avec ce christianisme des gens du monde. On ménage à la croix des effets de perspective. L'Évangile s'étonne d'être encadré d'ornements de fantaisie. Les saints et les saintes de Dieu, devenus des femmes de la Bible, des personnages héroïques et presque romanesques, fournissent d'agréables épisodes. On traite le Décalogue comme eût fait Épictète, et sans parler plus clairement que Platon des commandements de Dieu et de l'Église. Ce nouveau langage a, dit-on, pris place jusque dans la chaire. Il est de convenance qu'un sermon délasse, comme un bon livre est récréatif.

De là s'est accréditée par le monde cette idée que le christianisme pratique a été beaucoup plus imitable que le dogme, même parmi les meilleurs croyants ; et que, grâce au mouvement du siècle, il y a eu progrès dans la vie chrétienne. Que nous ayons toute la foi de saint Louis, on l'accordera. Mais de saint Thomas à Fénelon, de saint François d'Assise à saint François de Sales, et surtout depuis, combien la voie étroite s'est élargie, aplanie, embellie !

Opinion d'autant plus spécieuse qu'il a fallu jusqu'à cette heure réagir, en sens inverse, contre une secte morose qui avait adopté, en religion, ce qu'une école littéraire affectionnait naguère, le culte de la tristesse, du sombre, du terrible. La réprobation a eu ses enthousiasmes, le petit nombre des élus sa vogue, on s'est fait un jeu du salut impossible. Sans aller jusque-là, grâce à Dieu,

combien de livres encore, peut-être de catéchismes, sont empreints de ces exagérations désolantes, érigées en théologie nationale, après avoir été, avec de légères variantes, plus ou moins flétries par l'Église.

Si une seule page de ce livre était de ce genre, le saint homme dont on va lire la vie eût été le premier à tout livrer aux flammes ; mais il n'eût pas moins énergiquement répudié ces timides transactions qui ressemblent à un pacte entre la chair et l'esprit, entre l'Évangile et le monde, entre le Christ et Bélial. Ce livre, on a voulu du moins qu'il en fût ainsi, c'est lui-même, qui assurément fut indulgent, aimable, plein de mesure et de discrétion, faisant la part de chaque état et des vocations diverses, ne confondant point la grâce avec la nature, ni le conseil avec le précepte, ni l'usage licite avec la jouissance sensuelle ; mais avant tout, chrétien antique et sans lâcheté, homme de Dieu sans réserve. Pour lui, le devoir est devoir ; le oui est oui ; le non, non. Rien de plus que dans l'Évangile, rien de moins. Rien de plus que dans les maîtres de la vie spirituelle justement autorisés. Peut-être est-il moins abstrait, moins sévère et moins absolu que Fénelon, si souvent invoqué, mais dont les œuvres mystiques ne sont pas lues, dont on connaît très peu les lettres spirituelles. Qui empêcherait même de comparer l'humble prêtre, sinon pour la forme, au moins pour le fond, au saint évêque de Genève ?

Car il n'y a qu'un seul Évangile, lequel pour tous se résume en pratique dans ce principe fondamental de la vie chrétienne : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce. » (S. MATTHIEU, chap. VII, 24.)

Or, ce mot résume également tout ce livre. Que si, trouvant le commentaire parfois rigoureux, quelqu'un était tenté d'en appeler à un maître plus doux, qu'il veuille bien lire une page du saint évêque de Genève (on pourrait en citer cent autres), choisie uniquement, comme étant moins connue, et copiée récemment sur des papiers authentiques et inédits : « Les sœurs que Dieu appellera à l'oblation se doivent représenter, que, comme brebis et aigneaux, elles doivent être immolées, offertes et sacrifiées, à sa divine majesté. Et comme, en l'ancienne loi, la victime et hostie,

c'est-à-dire, l'animal qui devait estre immolé, estait premièrement escorchée, ainsi les sœurs qui désirent offrir leurs personnes à Dieu, en cette congrégation, doivent escorcher leurs cœurs ; se ressouvenant que Nostre-Seigneur mesme voulut s'offrir à Dieu son Père, tout nud et dépouillé, sur l'arbre de la croix. Et par ainsy, elles feront devant Dieu (tant en leurs oraisons qu'ès esclancements ordinaires, qu'encore ès devis qu'elles en feront avec leur directrice et supérieure, voire même avec leurs compagnes, si bon leur semble), elles feront, dis-je, des renoncements vifs et fervents du monde et de ses vanités, de la chair et de ses sensualités. Et pour venir à l'escorchement de la victime, elles renonceront en mesme sorte à leurs inclinations, mouvements naturels, et mesme à la fausse liberté de leur volonté, pour vivre désormais contre leurs inclinations et selon la perfection des vertus, contre leurs mouvements naturels et selon la direction et conduite d'aultruy, contre la liberté de leur volonté et selon les règles et constitutions de la congrégation. Et en ce renoncement consiste la vraie abnégation de soi-mesme et le vray escorchement de la victime qui se doit faire, afin de la rendre plus agréable à Nostre-Seigneur.» Puis, ayant énuméré au long les divers objets de renoncement, il en vient en dernier lieu à la bienséance, « à laquelle renonça Nostre-Seigneur, demeurant nud sur la croix ; Job, sur le fumier, lui qui estait prince ; saint Louis, mangeant entre les pauvres ; David, sautant comme hors de soi-mesme devant l'arche sainte ; Elisabeth, vestue en pauvre femme... Et ainsi qui regarderait les choses es quelles on est plu au monde, et celles auxquelles on a répugnance de se plaire, on trouvera mille renoncements à faire, et dequoy dire mille et mille adieux au monde et à ses lanterneries et frivoles complaisances. Il faut donc ainsi, par des esclancements de cœur, renoncer à ces choses là, et prendre, en lieu de tout cela, le dessein d'agrèer, en tout et partout, à Nostre-Seigneur, disant à l'imitation de saint Paul : « J'ay réputé toutes choses estre fange et ordure, afin de mieux gangner Jésus-Christ et sa bonne grâce. »

25 décembre 1854.

PAX HOMINIBUS BONÆ VOLUNTATIS.

Salve, decus virginum,  
Mediatrix hominum,  
Salutis puerpera.

Myrtus temperantiæ,  
Rosa patientiæ,  
Nardus odorifera,

Flos campi convallium,  
Singularare lilium,  
Christus ex te prodiit.

*Hugues de Saint-Victor.*

\*  
\* \*

Talis mater speciosa  
Eminet cum filio,  
Qualis ros in molli rosa,  
Viola cum lilio.

*Ancienne prose.*



# VIE DU RÉVÉREND PÈRE LIBERMANN

---

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE I. (1803-1816)

Naissance de monsieur Libermann. — Sa famille. — Juifs d'Alsace au commencement de notre siècle. — Lazare Libermann, rabbin de Saverne. — Ses cinq fils. — Première éducation des enfants juifs. — Premières années de Jacob Libermann. — Il perd sa mère. — Commence les études rabbiniques. — Fait son entrée dans la synagogue. — Son zèle pour l'observance judaïque. — Écoles de l'Alsace.

Marie-Paul-François Libermann fut le second fils et le cinquième enfant d'un rabbin d'Alsace<sup>1</sup>, Lazare Libermann. Lia-Suzanne Haller, première femme du rabbin, fut sa mère. Appelé Jacob parmi les Juifs, il reçut, après sa conversion, trois noms choisis entre les plus beaux noms chrétiens, comme une triple consécration à l'humilité, à l'apostolat, à tous les sacrifices.

Sa famille<sup>2</sup> n'était pas des moins considérées parmi les Israélites établis sur les bords du Rhin. Sans être opulente, elle avait sa part dans la situation florissante où se trouvaient les Juifs d'Alsace au commencement de ce siècle. Leurs nombreux établissements, dans ces contrées, remontent à l'époque où le

---

<sup>1</sup> À confirmer, car le registre de *déclarations de prise de nom patronymique des Juifs* de Saverne, pages 1 et 2 sur 21, qui le donne non pas deuxième mais cinquième fils de Lazare Libermann (NDLE).

<sup>2</sup> Un membre de cette famille, monsieur Ohlmann, proche parent de monsieur Libermann, a été nommé récemment grand rabbin du consistoire central de Paris.

Rhin était la principale route commerciale de l'Europe, et comme le canal du Nord et du Midi. Ce long bassin qui forme, entre les Alpes et l'Océan, le confluent des populations françaises et allemandes, latines et germaniques, offrait comme un entrepôt naturel au génie mercantile des israélites. Ils surent de bonne heure en profiter. Au sortir de la grande révolution, leur prospérité matérielle y prit des proportions si extraordinaires, que Napoléon crut devoir en arrêter violemment l'essor<sup>1</sup>. Là, comme ailleurs, et comme on peut le remarquer presque à toutes les époques, la fortune juive grandit au milieu des désastres de la chrétienté. L'abaissement de l'Église, alors si profond, exaltait l'orgueil de la Synagogue, qui connaît toujours assez le Christ pour savoir où est le vrai christianisme. Si Rome est dans l'opprobre, elle oublie ses humiliations : nos désastres la consolent ; elle y voit un accomplissement de ses malédictions et la préparation de son triomphe. Et cependant l'Alsace juive était destinée, dans les desseins de Dieu, à donner bientôt à l'Église des consolations inespérées.

Elle comptait alors un certain nombre de rabbins éminents. Pour se faire un rang parmi eux, Lazare Libermann dut avoir un mérite peu vulgaire. Parvenu rapidement au poste honorable qu'il occupait à Saverne, il rêva un grand avenir pour lui, pour ses cinq fils, pour les sept enfants que la Providence lui donna. Il avait appelé l'aîné de tous Samson, et fondait sur lui et sur Jacob, son puîné, ses plus légitimes espérances. Les trois autres se nommaient David, Felkel, Samuel ou Nathanael.

Jacob, dont nous écrivons la vie, naquit le 2 germinal an XII (24 mars 1805), et reçut son nom, selon l'usage, huit jours après sa naissance. Ce nom, qui exprimait de lui-même à quelle race l'enfant appartenait, aurait pu, comme autrefois, se changer en celui d'Israël ; car ce fils de Jacob sera toute sa vie l'homme de la lutte et de la souffrance. Pour première épreuve, cette âme destinée à tant de grâces était tombée, en naissant, sous la

---

<sup>1</sup> Décret de 1807. V. *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue*, par monsieur le chevalier DRACH, 1. I, p. 234.

captivité d'un père juif et d'un rabbin attaché jusqu'au fanatisme à ses observances. Il lui fallut donc, outre l'anathème originel et tout le poids du sang répandu sur le peuple déicide, porter encore, par surcroît, la tendresse de ses parents et toute l'autorité d'un père et d'un maître aimant, savant, passionné, comme l'était le rabbin de Saverne.

Rien n'est épargné d'ordinaire, dans les familles juives, pour inspirer de bonne heure à un enfant l'horreur du nom chrétien. Ce nom seul, la vue de ceux qui le portent, l'aspect d'une église, d'une image, d'une croix, surtout la rencontre d'un prêtre, même enfin ce qui trouve grâce chez le sauvage, un convoi funèbre, un enfant nouveau-né, cela provoque, dit-on, jusqu'à des blasphèmes et des imprécations contre les *Goïm*<sup>1</sup>. Cette haine héréditaire ne pouvait être mieux transmise que par le rabbin de Saverne à ses cinq fils. Il dut en réserver surtout l'apanage à ses deux aînés, moins par droit de primogéniture, que parce qu'il les jugeait heureusement doués et dignes de marcher sur ses traces et d'aller loin dans les honneurs de la Synagogue.

Le premier, qui portait avec vigueur son nom de Samson, réagit de bonne heure contre sa première éducation. Mais le second, plus timide, d'un aspect plus humble, d'une complexion frêle et malade, dut se prêter, comme une cire molle, à toutes les impressions du zèle paternel. On peut en juger par un ou deux traits d'enfance, racontés depuis par monsieur Libermann lui-même.

Un jour, le curé de Saverne, revenant du cimetière en habit de chœur, se trouva en présence du petit Jacob. Ces ornements, la croix debout devant lui, tout ce cortège l'épouvanta. Trouvant une boutique, ouverte, il s'y jette éperdu, se blottit derrière un comptoir, et là, tremblant comme la feuille, au milieu des rires de tous les témoins de cette scène, il attend que tout soit passé.

Un autre jour, le même pasteur revenait de visiter un malade et de lui administrer le saint viatique ; au détour d'un chemin bordé de murs, il rencontre le rabbin, accompagné du second de ses fils.

---

<sup>1</sup> Terme de mépris, chez les juifs, pour désigner les chrétiens.

Celui-ci, effrayé du costume ecclésiastique, et ne sachant que devenir, se mit à grimper sur l'un des murs, pour s'enfuir à travers champs.

Cependant Jacob était naturellement doux et bon envers tout le monde. Sa timidité, trop résignée, le laissait en butte aux persécutions de ses camarades, aux taquineries de ses propres frères, qui en faisaient volontiers leur souffre-douleur. Dieu permit encore que des infirmités précoces lui imprimassent de bonne heure le sceau des âmes privilégiées, celui de la souffrance. Il paraît qu'un premier maître brutal y ajouta des traitements assez inhumains pour que le pauvre enfant, maltraité par lui, en ait conservé toute sa vie, malgré sa mansuétude, un pénible souvenir.

On aimerait à penser que ce poids déjà bien lourd de tribulations était doucement allégé par le support compatissant d'une mère. Mais la femme juive, qui n'a presque aucune part à l'éducation de ses enfants, est à peine leur surveillante à gages, quand le chef de famille est un rabbin. D'ailleurs, Lia Haller mourut en 1813 ; le jeune Jacob, à peine âgé de dix ans, ne la connut guère que pour éprouver un chagrin de plus.

Il avait alors achevé les études élémentaires, qui sont de simples exercices de lecture et de mémoire, principalement sur la Bible. C'est le prélude ordinaire de l'éducation juive. Ses leçons sont distribuées pour chaque jour, de manière qu'une semaine suffit pour voir l'une des principales sections du texte sacré, une année pour tout le Pentateuque, et trois à quatre au plus pour la totalité du canon juif. Ces lectures sont toujours accompagnées d'un laborieux exercice de mémoire. La parole divine et la langue sacrée entrent ainsi toutes vives dans l'intelligence, et pénètrent si bien l'âme, fraîche encore, qu'il n'est pas rare de voir des enfants citer pertinemment le premier texte demandé des saints Livres. Tous les jours du sabbat, l'école comparait devant le rabbin, pour un interrogatoire sur les études de la semaine. Celui de Saverne tenait ces examens hebdomadaires avec une religieuse solennité ; il exigeait que ses fils y parussent avec honneur ; plus d'une fois les distinctions les plus flatteuses vinrent embarrasser la modestie du petit Jacob.

Parvenu à l'âge de treize ans, il remplit les formalités qui accompagnent l'entrée solennelle et légale dans la Synagogue. Cet acte est précédé de quelques mois, souvent d'une année entière de privations, comme pour faire l'essai des prescriptions rigoureuses de la loi et des coutumes judaïques. À un jour fixé de fête ou de sabbat, l'adolescent se présente à l'assemblée. Le Prêchantre proclame son nom et l'appelle à prendre part à la lecture publique de la Bible. Il est par là même déclaré majeur, devient homme et prend un rang dans les cérémonies religieuses ; il peut, au besoin, compléter le nombre d'assistants requis pour constituer une assemblée légale. Il est désormais strictement soumis à toutes les prescriptions de la loi.

Dès lors, en effet, Jacob Libermann se montra l'un des plus dévoués zéloteurs des traditions paternelles. Il en donna la preuve dans un repas nombreux à Strasbourg, chez son frère aîné. Il s'y trouvait rassemblé une élite de jeunes israélites, beaucoup moins scrupuleux que lui. Il prit place au milieu d'eux, et, selon la lettre du cérémonial juif, seul, de toute l'assistance, il prit son chapeau, et resta, malgré les railleries piquantes des convives, obstinément couvert. Cette immolation du respect humain exigeait un courage au-dessus de son âge.

Initié déjà aux études littérales de la Loi, il avait abordé ces minutieux labeurs de philologie et d'exégèse thalmudique, très propres à développer dans les jeunes israélites une pénétration subtile, une sagacité fine et féconde, qui leur sert plus qu'on ne pense, même dans le commerce usuel de la vie.

Il ne devait pas tarder de passer par les examens et les grades qui conduisent au rang de rabbin<sup>1</sup>. L'estime publique avait conféré à celui de Saverne les fonctions d'inspecteur et d'examineur de quelques écoles thalmudiques. À des époques indéterminées, les étudiants des écoles centrales d'Edendorf, de Bischheim, de Westhoffen, se rendaient à Saverne et y subissaient

---

<sup>1</sup> Comme il n'y a pas de sacerdoce parmi les Juifs, les rabbins n'ont aucun caractère de prêtre, et ne sont que des docteurs plus ou moins accrédités. *De l'Harmonie entre l'Église, etc.*, t. I. p. 111.

leurs examens, C'est à l'occasion de ces concours que le savant monsieur Drach se trouva de bonne heure en relations avec les fils de Lazare Libermann.

Samson et Jacob avaient donc pu, sans sortir de la maison paternelle, passer par tous les degrés de renseignement rabbinique. L'émulation mutuelle des deux frères, de temps en temps décuplée par l'arrivée et le concours des autres étudiants, en favorisant leurs progrès, seconda à souhait l'orgueil et l'ambition de leur père. À plus de trente années de distance, l'aîné conserve encore parmi ses anciens coreligionnaires la réputation d'avoir été l'un des thalmudistes les plus retors de l'Alsace. Tous deux avaient saisi cet ensemble très complexe de règles, d'opinions, de traditions, dont la connexion est telle, dit-on, que l'on ne peut approfondir complètement une page du Thalmud sans être en mesure d'expliquer à peu près tout le reste. De là l'ancienne méthode, que les innovations du rationalisme ont depuis supplantée, par laquelle on demeurait, dans les hautes écoles de la Synagogue, des années entières à disséquer, avec la plus minutieuse anatomie, deux ou trois pages du Thalmud ou de la Mischna. Chaque mot, chaque syllabe, était livré, sous l'œil et l'excitation du maître, à la discussion des étudiants. Chacun d'eux, harcelé par les interpellations de ses concurrents, répondait et interrogeait. C'était peut-être un emprunt exagéré aux usages de notre ancienne scolastique.

Non seulement le jeune Jacob se livra docilement à ces joutes ; il y mit de plus une habileté, une verve, une subtilité passionnée, qui pourrait étonner ceux qui n'ont connu que les dernières phases de sa vie, si doucement reposée sous le joug de la foi. Son père était bon juge : il le mit toujours hors ligne, et ne lui trouva de concurrent sérieux que son frère Samson.

Mais celui-ci ne tarda pas à lui laisser le champ libre. Parvenu aux extrêmes limites des études thalmudiques, il prit en dégoût cet amas d'arguties : à un esprit aussi clairvoyant rien ne pouvait en dissimuler longtemps l'inanité puérile et absurde. Il abandonna donc cette carrière, pour se livrer à la médecine, qu'il exerça peu

---

après, dans la ville de Strasbourg, avec la plus honorable distinction.

Le rabbin de Saverne se consola de cette désertion, en concentrant plus exclusivement ses prédilections et ses espérances sur son puîné.

Ce fut pour lui ménager une plus belle carrière qu'il résolut de l'envoyer poursuivre ses études à Metz, et même de le diriger plus tard sur Paris.

## CHAPITRE II. (1817-1826)

Jacob Libermann se rend comme étudiant à Metz. — Mal accueilli de ses maîtres, il apprend en secret le français et le latin. — Conversion de son frère Samson et de sa belle-sœur. — Comité des écoles juives. — *Mémoire au clergé catholique*, présenté par trois Juifs aux évêques de Metz et de Strasbourg. — L'abbé Liebermann, vicaire général de Strasbourg. — Controverse du nouveau converti avec son frère Jacob. — Lettre de celui-ci.

ENVOYÉ d'abord à Metz, Jacob devait y trouver l'hospitalité que la race juive, avec une louable générosité, exerce toujours envers ses coreligionnaires. Il devait d'autant mieux y compter, qu'on avait conservé dans cette ville un usage qui a longtemps subsisté dans nos anciennes cités universitaires. L'étudiant juif était assuré de rencontrer parmi les siens une seconde famille, qui lui offrait le plus souvent le feu, le logis, un couvert permanent à sa table ; et de plus, des conseils, de bons exemples, un vigilant patronage, qui rendait moins périlleuse la transition de la famille ou du collège au monde. Quelquefois cette hospitalité se partageait entre plusieurs maisons, chacune ayant son jour pour recevoir l'étudiant, qui rencontrait partout le même accueil, mêlé de surveillance et de bonté.

Cependant la Providence, qui avait choisi la bonne et pieuse ville de Metz pour abaisser un regard de miséricorde sur cette âme si éloignée de sa voie, permit qu'à son arrivée le jeune voyageur, contre toute attente, ne rencontrât que des duretés. Son père lui avait donné des lettres pour deux professeurs de l'école israélite, dont l'un avait été son élève, et l'autre se disait son ami. Le premier, autrefois traité par le rabbin de Saverne comme un enfant de la famille, reçut son fils avec une hauteur et une morgue qui blessèrent celui-ci profondément, au point qu'il renonça à le voir.

L'autre, vieillard moins dédaigneux, lui témoigna d'abord quelque intérêt ; mais s'étant aperçu que son protégé étudiait le français, abordait même le latin, et se ménageait volontiers des



relations qui développaient ces études furtives, il n'en fallut pas davantage pour le décider à lui retirer toutes ses bonnes grâces.

Les anciens rabbins avaient, par esprit de fanatisme, une telle horreur de toute langue différente de l'hébraïque, que celui de Saverne, entre autres, au rapport de monsieur Libermann, ne savait écrire ni en allemand ni en français. Son vieux maître changea donc brusquement de conduite à son égard, et ne lui adressa plus que des paroles assaisonnées de mauvaise humeur. Le jeune Jacob en eut une grande tristesse.

Il fut bien autrement troublé par un événement considérable que nous devons raconter en détail.

Son frère aîné, comme nous l'avons dit, avait quitté la maison paternelle et renoncé aux études thalmudiques, cherchant à satisfaire ailleurs son inquiète curiosité. Le jeune Samson fréquenta les infidèles, et leur proposa ses énigmes. Il eut le malheur d'en chercher la réponse dans des livres impies. Voltaire, Rousseau, les déistes et les athées achevèrent de troubler toutes ses pensées. Il en vint à ne plus rien croire, à se contenter, pour toute morale, d'un vague sentiment du bien et du mal, fort peu gênant.

Mais dans son cœur se creusait un vide de plus en plus profond, et son âme en souffrance errait dans cette solitude. Aux grandes fêtes des Juifs, il allait encore aux synagogues, s'y recueillait même, et volontiers faisait monter sa rêverie un peu vague jusqu'à ce Dieu de ses pères qui lui devenait de plus en plus inconnu ; puis, sa tristesse parfois se trouvait si grande, qu'il en versait involontairement des larmes abondantes.

De temps à autre, il s'étonnait de rencontrer de vives préoccupations du christianisme. Il n'a pu oublier qu'un jour, se promenant avec quelques amis, une croix l'arrêta et lui arracha cette parole : « C'est pourtant une bien grande idée que celle d'un Dieu qui meurt pour les hommes ! Si je pouvais y croire ? ... »

Cependant, ni les études de la médecine ni les diversions d'un mariage ne purent calmer ce trouble intérieur. Il s'accrut même, car sa jeune épouse se trouva dans la même situation religieuse ; elle aussi n'éprouvait que désenchantement pour ce culte mort et

ce vain simulacre du judaïsme. Était-ce indifférence ? Non, car souvent et volontiers, dans l'intimité domestique, on parlait religion, sans pouvoir mutuellement ni se consoler ni s'éclairer.

La famille la plus voisine était protestante ; ce fut là que monsieur Libermann rencontra pour la première fois le Nouveau Testament. Dieu avait choisi son heure. Cette première lecture, faite en commun, les ravit tous deux du même enthousiasme. Le fils de Marie commençait à leur apparaître comme le plus beau et le plus pur des enfants d'Abraham. Ils se promirent, sous cette première impression confuse, si Dieu leur accordait un fils dans un enfant qui allait bientôt naître, de le présenter, non pas à la circoncision, mais au baptême.

À cette première grâce succéda une épreuve. Pour donner suite à ce vœu, monsieur Libermann s'adressa au président de la confession d'Augsbourg, le célèbre Hofner. « Heureusement pour moi, nous écrivait-il dans une lettre qu'il nous permet de citer<sup>1</sup>, il était moins chrétien que je ne l'étais alors. Je lui exposai mes sentiments, et lui demandai ce que j'avais à faire pour que mon enfant fût baptisé en venant au monde. Voici sa réponse à peu près : « Mon cher Monsieur, pourquoi vous presser tant de faire baptiser votre enfant ? Le baptême n'est pas une chose si essentielle. Je vous conseille de ne pas y penser pour le moment. Plus tard, vous verrez ce que vous aurez à faire. » Après cette réception glaciale, moi qui étais de feu pour le Christ, dont j'entrevois à peine la splendeur, je n'éprouvai plus que du dégoût pour les protestants. »

Une seconde épreuve plus douloureuse leva pourtant ces premières perplexités : l'enfant qui vint au monde était mort-né.

C'était en 1821. À cette époque, le consistoire israélite de Strasbourg entreprit de fonder une école primaire lancastrienne.

---

<sup>1</sup> Lettre du 28 mai 1853, n°LXVIII. Nous citons dans la suite de cet ouvrage (Voir la note A à la fin du volume) deux séries considérables de lettres conservées aux archives du séminaire du Saint-Esprit : les unes, désignées par des chiffres romains, sont écrites à monsieur Libermann ou à son sujet ; les autres sont ses propres lettres, la plupart conservées en original. Les mémoires forment également deux séries du même genre.

Nommé membre et secrétaire d'un comité fondé dans ce but, Samson Libermann se livra à cette œuvre avec ardeur, présida, comme délégué du comité, plusieurs installations d'instituteurs, traduisit en allemand le catéchisme du consistoire<sup>1</sup>, et mit tout en œuvre, réunions du comité, inspections des écoles, propagation des livres, pour tenter une régénération de la race juive.

Deux membres du comité, l'un monsieur Mayer jeune avocat, l'autre négociant, monsieur Dreyfuss, s'entretenaient souvent avec lui de cette grave question ; ils gémissaient de l'avisement des derniers enfants de Jacob, et combinaient toute sorte de plans de rénovation. Ils finirent par se rencontrer dans la pensée que le christianisme seul pouvait relever leur race, et conclurent à l'unanimité que toute réforme qui n'aurait pas pour but d'amener les Juifs au seuil de l'Église, serait illusoire.

Cette idée les entraîna au projet de faire un appel au clergé de France ; un mémoire aux évêques fut voté, et le secrétaire du comité chargé d'exprimer la pensée commune. Cette pièce nous a été conservée ; nous ne pouvons nous dispenser d'en citer ici les principaux traits. Nous prions le lecteur de se rappeler la date de ce mémoire, et de considérer qu'il a précédé de plus de vingt années la fondation du catéchuménat de monsieur l'abbé Ratisbonne et la conversion célèbre de son frère. Le titre seul est déjà une curiosité :

*Lettres de quelques israélites au clergé de France. — Réflexions sur la conversion des sectaires de Moïse, que deux israélites français osent soumettre au respectable clergé de France<sup>2</sup>.*

Voici le début :

« Tous les hommes éclairés admirent depuis longtemps ces pieux et courageux ecclésiastiques, qui renoncent volontairement à leur patrie et aux avantages qu'elle leur offre, sacrifient leur

---

<sup>1</sup> Cette traduction a été imprimée et enseignée dans les écoles ; elle en demeure encore l'un des livres élémentaires.

<sup>2</sup> *Mémoires* mss. n. 1. Nous citons avec un religieux scrupule.

fortune et leur santé à la conversion morale et religieuse des peuplades sauvages, dispersées sur la vaste superficie du globe. Heureux le peuple qui peut se glorifier d'avoir donné naissance à de tels hommes, qui, à l'aide de leur éloquence persuasive, coulent lentement dans les veines de leurs semblables le baume salutaire d'une religion éclairée, qui place l'homme à sa véritable hauteur !

« Il est prouvé que, grâce au zèle religieux et bien entendu de ces apôtres de Dieu, des milliers d'hommes presque sauvages sont tirés de leur état d'abrutissement, et se trouvent élevés au niveau de l'Européen le plus civilisé, capables de recevoir toutes les impressions heureuses de la plus belle des croyances, du christianisme. Pourquoi refuserait-on à ces saints personnages le droit d'éclairer par le flambeau de la morale chrétienne ceux que les lois leur ordonnent de regarder comme concitoyens, mais dont les pratiques religieuses sont en opposition directe avec l'esprit social des peuples civilisés ?... »

« Depuis plusieurs années, l'établissement des rapports sociaux des israélites avec les chrétiens, parmi lesquels ils sont dispersés, ont été le sujet de grandes discussions dans divers pays de l'Europe. Partout les gouvernements et les peuples ont regardé leur avilissement comme l'effet des persécutions auxquelles ils étaient en proie durant plusieurs siècles. C'est en partant de cette opinion que, dans plusieurs pays, il leur est accordé des droits dont ils ne jouissaient point jusqu'alors. En France particulièrement, ils doivent à la philanthropie du roi-martyr et à l'esprit de justice de son auguste successeur le bonheur d'être assimilés, en tout, aux autres Français. »

Après quelques mots à l'honneur des Juifs, le mémoire pose hardiment la question, en se plaçant entre les deux cultes, et beaucoup plus près des chrétiens que des israélites.

« Quand le Sauveur du genre humain a daigné naître ; vivre et mourir parmi les Juifs, pourquoi ceux qui sont appelés à enseigner sa morale céleste trouveraient-ils au-dessous de leur dignité de comprendre ce peuple malheureux dans leurs pieux et généreux travaux ? Vos compatriotes, vos concitoyens ont-ils moins de droit à vos bienfaites entreprises, que les sauvages

des bords du Mississipi ? Ô vous, ministres saints d'un Dieu de paix et de miséricorde, vous qui dans votre zèle ardent franchissez le vaste Océan, dans l'espoir de ramener quelques hommes égarés dans la voie du salut, vous qui ne voyez de félicité que dans la conscience des œuvres méritoires, daignez jeter un regard compatissant sur mes frères ! ayez pitié de leur aveuglement et de leur obstination, écarter de leurs yeux le bandeau qui les couvre, rendez-les à la société, et vous aurez la double satisfaction d'avoir régénéré des cœurs corrompus et d'avoir conquis à l'État des citoyens utiles. »

Après ce début qui ne manque pas, dans sa rudesse, de franchise éloquente, le mémoire écarte les objections : serait-il indifférent de laisser les Juifs asservis à leurs superstitions, parce qu'après tout ils adorent le même Dieu que les chrétiens ? L'auteur répond par d'humiliants détails sur la morale pratique des Juifs, et par un tableau fort triste de ce qui se passe dans les synagogues, terminé par ce récit : « Au sortir de la synagogue, au lieu de ce contentement intérieur que nous éprouvons tous les jours, après quelques moments de recueillement religieux, nos cœurs sont remplis de tristesse et d'amertume, suite de l'affreux désordre dont nos yeux ont été attristés. Loin d'y trouver l'image du temple de la Divinité, je n'y vois que la copie infidèle d'une mosquée turque. »

« C'en est assez, dit-il, en résumant ce point, pour prouver : 1. que le culte juif, réduit à des mouvements d'automates, est à peine convenable à des sauvages ; 2. que la religion rabbinique est antisociale, et que ce serait rendre un service signalé au monde et surtout aux Juifs, que de la dépouiller des extravagances thalmudiques qui l'écrasent. »

Il passe à une objection futile, mais alors sérieusement soutenue par le libéralisme contre toute espèce de mission religieuse. « N'est-ce pas léser le Juif dans ses droits civils et politiques, que de chercher à lui faire quitter un culte que nos lois tolèrent ! » Il répond en demandant à son tour : « Est-ce attaquer les droits du citoyen français, qui compétent au juif, que de lui procurer le moyen d'en remplir les devoirs ? Est-ce porter atteinte

à sa liberté de conscience, que de chercher à l'éclairer, à le désabuser sur des erreurs dangereuses ?

« On attaque les droits civils de l'homme lorsque, par des violences, par des cruautés, on le force de commettre une action que la loi ne l'oblige pas de faire ; mais lorsque par des moyens doux, honnêtes, basés sur la persuasion seulement, on parvient à le porter à faire des actes licites, utiles, nécessaires, certes ce n'est pas violer sa liberté, ni attaquer son indépendance ; c'est au contraire une preuve du respect que l'on porte à sa dignité de citoyen, puisqu'on ne cherche que par la détermination de sa propre volonté à réformer sa conduite civile et religieuse. »

Il s'arrête encore quelques moments à l'objection tirée de la difficulté de l'entreprise, et propose ses moyens d'exécution.

Il divise les Juifs en deux catégories : ceux qui croient fortement, et ceux qui doutent.

Aux premiers, qui sont de la plus grossière ignorance, et qui ont les idées les plus perverses sur la religion chrétienne, il faut la leur présenter dans son vrai jour, et vaincre leurs préjugés, en se faisant une arme de leurs propres croyances.

Ce qui concerne la seconde classe est à citer intégralement, comme la première révélation d'un mouvement qui depuis a été si consolant ; c'est en même temps la conclusion de tout le mémoire :

« Mais quittons pour un moment le tableau affligeant que nous présente cette portion de nos coreligionnaires, pour nous occuper de cette classe intéressante d'israélites, qui depuis longtemps luttent avec plus ou moins de succès contre l'esprit de ténèbres. Le nombre de ces israélites qui abhorrent les doctrines du Thalmud, principal obstacle à la propagation du christianisme parmi eux, est heureusement plus grand qu'on ne pense. Dans plusieurs contrées de l'Allemagne notamment, les israélites anti-thalmudistes se sont séparés des Juifs pharisiens, et suivent les préceptes de Moïse dans leur pureté primitive. Si en France et dans d'autres pays, les israélites éclairés n'ont pas encore abjuré publiquement le Thalmud, et si ceux d'entre eux qui par la méditation se sont convaincus de l'excellence de la religion

chrétienne, ne sont pas encore entrés dans le sein de l'Église, il faut en chercher la cause et dans le défaut de point de réunion, et dans des obstacles et des craintes purement humaines.

« On éprouvera donc fort peu de difficultés à gagner à la religion de Jésus-Christ tous ceux dont l'âme n'est plus captive des opinions rabbiniques ; il ne faudrait que fortifier la foi des uns, écarter les obstacles qui retiennent les autres, et aplanir à tous le chemin qui conduit au sanctuaire.

« Toutes ces propositions trouveraient leur solution dans une seule mesure, c'est la formation d'une société pour la propagation du christianisme parmi les Juifs. Cette société, à la tête de laquelle se placerait le clergé de France comme un directeur naturel, serait composée peu à peu de tous les israélites notables par leur position sociale ou par leurs lumières. Ses premiers travaux aboutiraient à renverser l'autorité du Thalmud par des écrits qu'elle répandrait et par l'influence qu'elle chercherait à exercer sur l'instruction publique et sur les élections aux chaires rabbiniques. Avec peu de protection, elle parviendrait facilement à placer, à la tête du culte et de l'instruction, des sujets qu'elle aurait élevés dans les principes de la vraie croyance, et qui seconderaient en tout ses efforts. Le clergé s'entendrait avec les notables de cette association sur le choix des prêtres destinés à diriger chaque société partielle, et chargés d'exposer les bases de la religion chrétienne. Les conférences de cet ecclésiastique directeur seraient consignées dans un registre, pour pouvoir être consultées par chaque sociétaire ; les membres de la société, versés dans la théologie juive, tiendraient aussi, avec l'approbation des directeurs, des conférences comparatives, dans la vue de faire ressortir de plus en plus la sainteté de la religion catholique. Les membres de la société s'engageraient à se garantir les uns les autres contre les vexations des sectaires du culte qu'ils quitteraient ; ils s'engageraient de plus à viser aux moyens d'assurer l'existence de ceux qui, par suite d'un changement de religion, auraient perdu leur moyen de subsistance. Elle n'admettrait que des hommes d'une conduite irréprochable ; elle s'appliquerait à se former une caisse par les cotisations et par la

voie des souscriptions, pour subvenir aux frais d'impression, aux indemnités de voyage que ses envoyés seraient dans le cas de faire, et aux autres besoins éventuels. Cette société devant exercer une grande influence morale sur les Juifs, le plus grand secret devrait être gardé sur toutes ses opérations, et sur les noms des membres qui la composent. Son unique but étant de propager le christianisme parmi les Juifs, chaque membre s'efforcera de répandre partout les principes qu'il aurait puisés dans le sein de la société, afin de gagner d'autres âmes à l'Église.

« Le moyen que nous venons d'esquisser aura, nous en sommes intimement persuadés, les plus beaux résultats, s'il obtient l'agrément des hommes de bien auxquels nous le soumettons. Et s'ils se décident à s'en occuper sérieusement, nous nous empresserons de nous rendre à leur invitation pour nous concerter avec eux, afin de donner à ce projet tout le développement nécessaire, et nous nous féliciterons toujours d'avoir eu l'idée d'une œuvre aussi grande, et aussi méritoire. »

Cette association était le point capital du mémoire : ses auteurs s'y arrêtent avec complaisance. Il y avait assurément beaucoup d'illusions, de confusion même dans cet essai de compromis entre des choses à jamais inconciliables ; mais la loyauté des intentions ne pouvait rester sans récompense.

Le siège de Strasbourg était vacant. Les trois amis ne savaient trop à qui s'adresser, lorsqu'ils firent connaissance d'un officier d'artillerie, Juif nouvellement converti, monsieur Brissac, aujourd'hui lieutenant-colonel et directeur de l'arsenal de Strasbourg. Il se chargea de présenter ce mémoire à Monseigneur l'évêque de Metz. Monsieur Mayer le signa avec monsieur Libermann, et l'officier le remit au célèbre prélat alors placé sur le siège de Metz, monseigneur Jauffret, que la Providence toutefois ne destinait pas à entrer dans cette œuvre extraordinaire : car peu après, il mourut subitement, à Paris (12 mai 1825).

L'administration capitulaire ayant trouvé le mémoire parmi les papiers du défunt, le transmet à monseigneur Tharin, qui venait de prendre possession du siège de Strasbourg. Il en comprit la portée, et s'empressa d'appeler les signataires. Il eut avec eux



plusieurs conférences, et commit, pour donner suite à ces ouvertures, l'un de ses vicaires-généraux, le docte et vénérable abbé Liebermann. Ce nom, cette sorte d'homonymie fortuite, et surtout la douce et persuasive charité, la science et l'expérience du conférencier secondèrent si bien l'œuvre de Dieu, que le 15 mars 1824, madame et monsieur Libermann avaient le bonheur d'être admis au sein de l'Église.

C'étaient les prémices de nombreuses conversions qui, depuis, se succédèrent sans interruption. Les néophytes eux-mêmes rallièrent bientôt à leur foi nouvelle plusieurs membres du comité israélite, et en première ligne messieurs Mayer et Dreyfuss.

Pour remplir ces vides qui menaçaient de dissoudre le comité, de nouveaux chefs furent élus. Mais ceux-ci, messieurs Goschler, Théodore Ratisbonne et Jules Lewel, marchant sur les traces de leurs devanciers, entrèrent à leur tour au camp des catholiques. Et la porte une fois ouverte, on vit s'y presser l'élite des disciples de monsieur Bautain, à qui il faut attribuer en partie l'honneur de ces conquêtes.

Une troisième phalange sortit du même comité. Elle eut d'abord pour chef un second Ratisbonne, qui fut, comme on sait, vaincu par l'éclatant miracle de saint *André del Fratte*, et qui porta le nom de Marie, en mémoire de cette victoire. L'Alsace juive était donc profondément remuée par la main de Dieu<sup>1</sup> ; et si à toutes ces grâces insignes nous ajoutons encore la conversion que nous allons bientôt raconter, nous serons en présence de l'un des faits graves de l'histoire contemporaine. Il faut, en effet, remonter bien haut dans les annales de l'Église, et peut-être faudra-t-il descendre jusqu'à la fin des temps, pour rencontrer un pareil ébranlement dans la race endurcie des patriarches.

---

<sup>1</sup> Nous aurions pu mentionner encore une conversion qui ne fut pas sans retentissement, celle de monsieur Drach ; bien que consommée en dehors de l'Alsace et des faits que nous avons à traiter, elle se rattache à notre sujet par les relations précieuses et persévérantes qui existèrent entre le docte hébraïsant et monsieur Libermann.

Revenons au point de départ de toutes ces conquêtes. La nouvelle de la conversion de l'aîné de ses fils n'avait pu parvenir au rabbin de Saverne sans qu'il exhalât vivement sa douleur. Toute la famille, selon l'usage, prit le deuil comme pour des funérailles. De son côté, l'étudiant de Metz en éprouvait un contrecoup d'irritation qui l'enfonçait plus obstinément dans le judaïsme. Il entreprit même d'avoir raison de ce qu'il appelait une apostasie. Affrontant jusqu'à des conférences de vive voix, il vint exprès pour cette lutte à Strasbourg. Même alors, il se fit remarquer par un esprit si calme, si courtois, si charitable, qu'à la suite de l'un de ces belliqueux entretiens, sa nouvelle sœur, qui n'était point étrangère à la discussion, lui dit hardiment un mot qui est devenu prophétique : « Vous serez non seulement chrétien comme nous, mais prêtre et apôtre. »

De retour à Metz, il se trouva de plus en plus humilié de l'ignorance de ses plus doctes maîtres. Toutes les lacunes de leur doctrine se révélèrent à lui comme autant d'abîmes, au fond desquels il trouva un doute terrible. Lui, jusque-là si docilement croyant, d'une nature aimante et naïve, qui semblait ne pouvoir respirer sans la croyance de ses pères, il sentait sa foi mourir, il allait prendre en mépris tout ce qu'il avait cru.

Son frère, inquiet, l'œil ouvert sur lui, poursuivait activement sa correspondance ; il étendait son apostolat de proche en proche jusqu'à lui ; il effaçait les dernières distances qui le séparaient de son bien-aimé Jacob, en préparant la conversion de deux autres frères, Felkel et Samuel.

Il s'aperçut bientôt que le doute commençait à tourmenter l'étudiant chancelant et embarrassé de Metz. Alarmé d'une situation dont il avait connu les angoisses et les périls, il profita d'une lettre où quelques réserves accusaient un défaut de confiance, pour provoquer des explications.

La réponse suivit de près. Nous croyons devoir la reproduire en entier, dans sa forme inculte, et malgré les hardiesses plus que téméraires qui s'y trouvent. Elle montre à quelle profondeur et avec quelle effrayante rapidité le doute peut bouleverser l'âme la plus candide, une fois que, rompant ses ancrs, elle est lancée

sans boussole aux tempêtes. On verra surtout une nouvelle fois que l'intelligence la plus sincère, interrogeant seule et sans guide le texte sacré, et le méditant jusque dans les secrets des sources originales, fût-elle en outre exempte du trouble des passions, peut n'aboutir qu'au scepticisme et à l'impiété, si elle est dépourvue d'une autorité qui transmette, explique et justifie les oracles divins. Il est bien qu'on sache que Jacob Libermann, comme tant d'autres, ne s'est pas soumis à cette autorité sans avoir vu ce qu'on objecte contre elle, aussi bien et mieux peut-être que ces esprits faibles et superbes, qui se croient forts, selon la pensée de Bossuet, parce qu'ils succombent là où les autres ont triomphé. Cette lettre enfin donne la mesure des grâces que Dieu, dans sa miséricorde, accorda à celui qui l'écrivit, pour le faire remonter d'un aussi profond abîme à la splendeur de la vie des saints.<sup>1</sup>

« 7 janvier 1826.

« Mon très cher frère,

« Ta lettre du 21 novembre excita mon juste étonnement : il paraît que tu avais douté de mon amitié, depuis ton changement de religion ; dussé-je être le plus grand zéléteur de la religion juive, je ne saurais discontinuer d'avoir pour mes frères ce sincère attachement, qui, nourri en moi dès ma plus tendre enfance, faisait toujours mes délices et mon bonheur.

« La lecture de Bossuet est tout à fait inutile pour moi ; et si tu savais mes véritables sentiments, tu ne me l'aurais peut-être pas recommandée.

« Voici à peu près ce que je pense de la religion : Dieu nous a donné la faculté de penser, non pour que nous restions en repos, mais pour que nous la mettions en usage. Si l'homme doit laisser son esprit engourdi, et s'il doit se livrer aveuglément aux chaînes que la religion lui présente, quelle différence y a-t-il entre l'homme et la brute ? La religion ferait auprès de l'homme ce que la nature opère dans la bête. Pourquoi ai-je donc ce don céleste,

---

<sup>1</sup> N. 1. Lettre du 7 janvier 1826.

sinon pour m'en servir ? D'après ces considérations, j'ai formé ma religion sur ma propre raison ; et je ne crois pas commettre de crime en agissant ainsi, si même je me trompe dans quelques-unes de mes maximes, pourvu que je ne cause pas de mal à mon prochain. Mais comme je n'ai nulle connaissance des principes de la philosophie, et par conséquent je puis facilement m'égarer, je pense devoir nécessairement me faire connaître à un homme éclairé, qui puisse me ramener de mon erreur ; et, en qualité de frère bien-aimé, tu as la préférence à tout autre. Je te déclare donc ma façon de penser, en te priant de me traiter avec un peu d'indulgence.

« Il faut regarder la Bible comme la base de toutes les religions qui dominent, du moins dans l'Europe, et en partie de l'Asie ; or, un édifice dont le fondement est mal construit, tombe de lui-même ; et, en regardant de près la Bible, on en découvre la fausseté, et je me sers de la Bible même pour prouver son anéantissement<sup>1</sup>.

« Quelle absurdité de croire toutes les fables qu'elle renferme ! Quelle apparence que Dieu déclare par tant de merveilles sa faveur accordée à Abraham, Isaac et Jacob ? Comment avaient-ils mérité cette préférence ? Quel charme Dieu a-t-il trouvé dans ces patriarches ? Parce qu'ils avaient une véritable notion de la divinité, au milieu d'un siècle idolâtre ? Eh ! pourquoi Dieu ne s'était-il pas tant intéressé au sort de tous les philosophes de l'antiquité ? Quelle vertu trouvons-nous dans la vie de ces patriarches, décrite dans la Bible avec tant d'exagération, si ce n'est l'hospitalité si naturelle à tous les peuples de l'antiquité ? Et si même je disais qu'ils possédaient les vertus les plus louables, y a-t-il rien de plus arrogant que de croire que Dieu récompense la vertu du père dans la personne de ses arrière-petits-enfants, imbus de tous les vices ? Je fais cette même réflexion sur la punition d'Adam, dont le récit fabuleux est incompréhensible. Puis-je être assez injuste de penser que Dieu se vengea du crime

---

<sup>1</sup> Pour en prouver l'inanité, la fausseté. Le lecteur expliquera de lui-même quelques autres passages.

d'Adam sur toute sa postérité ? Quel blasphème abominable de parler ainsi de cet être juste et bienfaisant, tandis qu'il ordonne lui-même : « Ne punissez pas les enfants du crime de leurs pères ! » Cette contradiction est si évidente, qu'on ne peut manquer de s'en apercevoir.

« Nous disons que Dieu avait choisi le peuple d'Israël pour leur donner ses lois sacrées. Qu'on m'explique donc ce choix ? Ne serait-il pas injuste de la part de Dieu de choisir un seul peuple de dessus toute la terre, pour l'éclairer et lui donner les principes de la vraie religion, et de laisser croupir tous les autres dans l'ignorance et l'idolâtrie ? Les autres peuples n'étaient-ils pas ses créatures aussi bien que les israélites ? N'auraient-ils pas accepté cette loi sacrée, si elle leur avait été présentée par tous ces miracles, ainsi qu'elle l'avait été aux Hébreux ?

« Ensuite, si toutes ces merveilles que nous voyons dans la Bible ne sont pas supposées, comment puis-je comprendre les rébellions réitérées des israélites ? Est-il possible que quarante jours après avoir vu descendre Dieu lui-même sur le mont Sinäï, et après l'avoir entendu prononcer : « Je suis l'Éternel, ton Dieu : tu n'auras point d'idole ; » est-il possible que ces mêmes israélites adorassent le bœuf Apis, parce que Moïse retardait un peu ? Est-il possible encore qu'après avoir vu *Harachi*, dans sa conjuration contre Moïse, englouti par un miracle nouveau, ils se mutinassent, le jour après, à cause de la punition même des conjurés ?

« Nous voyons encore ce peuple choisi de Dieu, qui avait reçu la loi sacrée, s'écrier dans une de ses révoltes : « Choisissons un chef, et retournons en Égypte. » Ainsi, après tant de merveilles, qu'avait-il si peu de confiance en Dieu, qui lui avait prouvé sa bienveillance par tant de miracles, qu'il voulut plutôt subir le joug des Égyptiens, que de se laisser conduire dans le pays sacré ? Nous entendons Moïse lui-même dire : « Peu s'en faut qu'ils ne me lapident... »

« Ces observations et mille autres encore me prouvent que Moïse ne jouissait pas de son temps de cette brillante réputation dont il jouit maintenant. Je pense de même de tous les prophètes. Nous voyons un Jérémie vingt fois emprisonné, et avec raison ;

car sans doute, c'était un traître, gagné par Nabuchodonosor. Tous ces gens-là étaient, à ce qu'il me paraît, des orateurs accrédités, dont on a fait dans la suite des prophètes, après avoir ajouté quelque chose à leurs discours ; car enfin maintenant nous ne voyons plus de prophètes. Peut-être dans quelques siècles, si le monde retourne encore une fois dans la stupidité dont il est presque entièrement tiré, on nous contera qu'il y a de nouveaux prophètes ; ou peut-être ne méritons-nous plus aujourd'hui les Elias et les Élisée, aussi bien que les israélites, lorsqu'ils étaient le plus idolâtres ! Je conclus donc que tout ce que Dieu exige de l'homme c'est de le reconnaître, d'être juste et humain<sup>1</sup>, et que Moïse avait joué son rôle comme tous les législateurs. Ainsi peu m'importe si je suis juif ou chrétien, si j'adore Dieu dans un seul membre on en trois, pourvu que je le reconnaisse. Cependant je t'assure que je ne serais pas meilleur chrétien que je ne suis bon juif. Voilà aussi comment je t'ai excusé sur ton changement de religion, car je ne pensais pas que tu ajoutasses foi aux prophéties d'Isaïe, etc.

« Pour ce qui concerne mes études, cela va assez bien. J'ai commencé, il y a quinze mois, le latin<sup>2</sup> et je suis déjà assez avancé dans cette langue. Depuis deux mois je traduis César et Virgile. Dans le grec, je suis maintenant aux verbes ; car je l'ai commencé, il n'y a que peu de temps ; mais un accident imprévu m'arrête tout court, mon maître est parti la semaine passée pour Lunéville où il a obtenu une place au collège. Cependant je ne perds point courage ; je continuerai mon travail avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, et quoique le chemin soit peut-être un peu trop long et trop embarrassant pour le suivre tout seul ; mais je prendrai pour guide mon application, et par là j'espère pouvoir parvenir au bout de la carrière.

---

<sup>1</sup> En marge : *En un mot de pratiquer toutes les lois de la société ; car Dieu ayant créé l'homme, veut aussi qu'ils ne se nuisent pas les uns aux autres.*

<sup>2</sup> Il paraît que ces premières leçons de latin furent données par un ecclésiastique de Metz, rencontré par hasard dans la bibliothèque de la ville. Nous n'avons pu avoir sur ce fait aucun éclaircissement.

## TABLE DES MATÈRES

<b>PRÉFACE</b> .....	4
<b>LIVRE PREMIER</b> .....	9
<b>Chapitre I. (1803-1816)</b> .....	9
Naissance de monsieur Libermann. — Sa famille. — Juifs d'Alsace au commencement de notre siècle. — Lazare Libermann, rabbin de Saverne. — Ses cinq fils. — Première éducation des enfants juifs. — Premières années de Jacob Libermann. — Il perd sa mère. — Commence les études rabbiniques. — Fait son entrée dans la synagogue. — Son zèle pour l'observance judaïque. — Écoles de l'Alsace. ....	9
<b>Chapitre II. (1817-1826)</b> .....	16
Jacob Libermann se rend comme étudiant à Metz. — Mal accueilli de ses maîtres, il apprend en secret le français et le latin. — Conversion de son frère Samson et de sa belle-sœur. — Comité des écoles juives. — <i>Mémoire au clergé catholique</i> , présenté par trois Juifs aux évêques de Metz et de Strasbourg. — L'abbé Liebermann, vicaire général de Strasbourg. — Controverse du nouveau converti avec son frère Jacob. — Lettre de celui-ci. ....	16
<b>Chapitre III</b> .....	33
Conversion de monsieur Libermann racontée par lui-même. — Il lit en hébreu l'évangile selon saint Matthieu. — <i>L'Émile</i> de J.-J. Rousseau. — Il apprend la conversion de ses deux frères, Felkel et Samuel ; — Se met en relation avec monsieur Drach ; — Est rappelé à Saverne par son frère ; — Se rend à Paris ; — Est reçu au collège Stanislas ; — Reçoit le baptême et la sainte communion, le 25 décembre 1826. ....	33
<b>Chapitre IV</b> .....	41
Détails sur le baptême de monsieur Libermann. — Sa lutte avec son père. — Rupture, ce qu'elle coûta au néophyte. — Son apostolat dans sa famille. — Conseils aux parents. — Éducation chrétienne des petits enfants. — Piété dans le monde. — Vocation religieuse. — Zèle et discrétion de monsieur Libermann. — Il assiste au baptême d'un frère. — Son entrevue avec une sœur juive.....	41
<b>LIVRE DEUXIÈME</b> .....	60
<b>Chapitre I. (1828-1833)</b> .....	60
Vie d'affliction continue. — Monsieur Libermann quitte le collège Stanislas pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice. — Premières épreuves. — Don des larmes. — Crise de ferveur et de désolation. — Cinq années de souffrances physiques et spirituelles. — Rupture consommée avec son père.....	60
<b>Chapitre II</b> .....	68
Première attaque d'épilepsie. — Décision des directeurs. — Ce que pensent les médecins de cette maladie. — Ce qu'elle a été dans les desseins de Dieu sur monsieur Libermann. — Particularités et crises	

diverses. — Terme inévitable selon les médecins. — Il en est tout autrement dans monsieur Libermann. ....	68
<b>Chapitre III.</b> ....	<b>75</b>
Souffrance intérieure de monsieur Libermann. — Sa maladie le détache des choses naturelles. — Elle lui paraît une image des plaies du péché. — Ce qu'il appelle le tombeau de Lazare. — Ce qu'il pense de son avenir. — Abandon complet à Dieu. ....	75
<b>Chapitre IV.</b> ....	<b>80</b>
Résumé. — Situation du séminaire de Paris. — Calixte Frèze. — Messieurs Garnier, Mollevaut, etc. — Ferveur et disposition générale du séminaire. — Monsieur Libermann, bon séminariste. — Sa modestie et sa réserve. — Sa docilité envers ses directeurs dans les circonstances ordinaires. — Dans ses états d'oraison. ....	80
<b>Chapitre V.</b> ....	<b>87</b>
Premier apostolat du séminaire. — Zélateurs. — Réunions. — Appel aux fervents. — Dissensions pacifiques. — Encore un mot sur Calixte Frèze. — La révolution de juillet. — Monsieur Libermann sur le point d'être exclu du séminaire. — Il passe à Issy. — Le choléra éclate. — Héroïsme du séminaire. ....	87
<b>Chapitre VI.</b> ....	<b>94</b>
Situation du séminaire après le choléra. — Nouvelle affliction de monsieur Libermann. — Ses humbles fonctions. — Son apostolat au milieu des domestiques. — À l'infirmerie. — Avec les nouveaux venus. — Composition du séminaire. — Cours de physique. — Quelques pensées sur les études et la science ecclésiastique. ....	94
<b>Chapitre VII.</b> ....	<b>103</b>
Épreuve. — Conversation décisive. — Réflexions sur les moyens de renouveler la ferveur dans une communauté. — Plan d'une association pieuse. — Approuvée pour le séminaire d'Issy. ....	103
<b>Chapitre VIII.</b> ....	<b>110</b>
Plan d'exécution et règlement des bandes. — Entretiens spirituels. — Témoignages des membres de l'association. — Succès. — Opposition. — Contradicteurs ralliés. ....	110
<b>Chapitre IX.</b> ....	<b>117</b>
Opuscules et notes de monsieur Libermann, séminariste. — Première allocution aux bandes. — Résolutions générales. — Pensées sur le Saint-Sacrement. — Sur le Sacré-Cœur. — Sur l'Ascension. — Sur la vie intérieure. — Sur la fête des saints apôtres Pierre et Paul. — Sur le sacerdoce, etc. ....	117
<b>Chapitre X.</b> ....	<b>124</b>
Bonnes œuvres et derniers résultats des bandes. — Règlement des sacristains. — Des vacances. — Des pèlerinages. — Entretiens particuliers. ....	124



<b>Chapitre XI.</b> .....	<b>131</b>
Monsieur G. F. Liévin, modèle de perfection ecclésiastique. — Fondement de sa piété, l'abnégation. — Esprit de simplicité. — D'humilité. — De douceur. — De paix intérieure. — D'union à Dieu. — De modestie. — De mortification. — D'oraison. — Son attrait pour l'Évangile de saint Jean et les Épîtres de saint Paul. — Pour monsieur Olier. — Ce qu'il aimait dans les livres spirituels. — Sa charité. — Ses conversations. — Sa dernière maladie — Comment monsieur Libermann lui écrit pour le consoler.....	
<b>LIVRE TROISIÈME</b> .....	<b>161</b>
<b>Chapitre I.</b> .....	<b>161</b>
Résumé sur la mission de monsieur Libermann à Saint-Sulpice. — Ce qu'elle a été non seulement quant au présent et au passé, mais pour l'avenir. — Triple aspect de la vie des Saints. — L'œuvre de monsieur Libermann sous ce point de vue générale. — Sa congrégation déjà existante autour de lui, à son insu. — Préparations éloignées.....	
<b>Chapitre II.</b> .....	<b>170</b>
Frédéric Le Vasseur. — Sa première communion. — Ses premiers soins pour les pauvres noirs. — Voyage à Paris. — Séjour à Versailles. — Examen de sa vocation. — La sœur Rosalie. — Frédéric obtient de ses parents la liberté de suivre sa vocation. — Il entre à Saint-Sulpice. — Monsieur Tisserand.....	
<b>Chapitre III. (1838-1839)</b> .....	<b>180</b>
Les Eudistes avant la révolution. — Monsieur Louis les rétablit à Rennes. — Il choisit monsieur Libermann pour maître des novices. — Détails sur l'institut et ses rapports avec Saint-Sulpice. — Épreuves des congrégations naissantes. — Plus pénibles encore dans les institutions restaurées. — Monsieur Libermann a-t-il échoué ou réussi, au noviciat des Eudistes ?.....	
<b>Chapitre IV.</b> .....	<b>186</b>
Lettres spirituelles. — Direction générale des jeunes clercs. — Consolation aux malades. — Réflexions que monsieur Libermann tire de son propre état. — Conseils sur la prédication pastorale. — Sur la confession et la direction des fidèles. — Sur les catéchismes.....	
<b>Chapitre V.</b> .....	<b>200</b>
Monsieur Le Vasseur à Rennes. — Recommandation à Notre Dame des Victoires pour la conversion des noirs. — Communication à deux directeurs. — Première pensée d'une congrégation. — Lettre de monsieur Le Vasseur. — Réponse de monsieur Libermann.....	
<b>Chapitre VI.</b> .....	<b>207</b>
Démarches auprès du gouvernement d'Haïti. — Monsieur de la Brunière à Rennes. — Réserves de monsieur Libermann. — Première ouverture de coopération. — Ses angoisses en quittant Rennes. — Voyage à Lyon.	

— Visite à une dame, qui le prend pour un mendiant. — À Notre-Dame de Fourvières, qui le console. — À un supérieur, qui l'éconduit. — Lettre à son frère.....	207
<b>Chapitre VII.</b> .....	<b>216</b>
Rendez-vous à Marseille. — Monsieur de la Brunière. — Inquiétudes et lettre des deux voyageurs. — Arrivée à Rome. — Retour de monsieur de la Brunière en France. — Son départ pour la Chine. — Sa mort. ....	216
<b>Chapitre VIII.</b> .....	<b>225</b>
Les difficultés croissent pour monsieur Libermann à Rome, sans le décourager. — Ecclésiastiques français. — Diverses visites, lettres et voyages inutiles. — Mémoire au secrétaire de la Propagande, monseigneur Cadolini. — Première réponse peu satisfaisante. — Préventions accréditées.....	225
<b>Chapitre IX.</b> .....	<b>232</b>
Retraite de monsieur Libermann à Rome. — Sa demeure. — Ses exercices de piété. — Ses pèlerinages aux basiliques romaines. — Ses sentiments de foi. — Ses œuvres. — Ses entretiens. — Ses méditations. ....	232
<b>Chapitre X.</b> .....	<b>241</b>
Rédaction et Gloses des constitutions. — Leur plan. — Commentaire sur saint Jean. — Informations prises par la Propagande. — Lettre du cardinal Fransoni. — Bonnes nouvelles envoyées de France.....	241
<b>Chapitre XI.</b> .....	<b>248</b>
Premières relations avec le séminaire du Saint-Esprit. — Monsieur Fourdinier. — Visite de monseigneur Collier, évêque de Milève, à monsieur le supérieur de Saint-Sulpice. — Monsieur Le Vasseur, ordonné diacre, est présenté au prélat qui se déclare protecteur de l'œuvre. — Lettres de Paris et de Rome. ....	248
<b>Chapitre XII.</b> .....	<b>254</b>
Perplexités de monsieur Libermann sur les desseins de Dieu à son égard. — Ses désirs de solitude dès le séminaire. — À Rennes. — À Rome. — Sa retraite d'Arícia. — Son pèlerinage de Lorette. — Son retour en France.....	254
<b>Chapitre XIII.</b> .....	<b>265</b>
Monsieur Libermann calomnié. — Il passe au grand séminaire de Strasbourg. — Sa réserve. — Monsieur Schwindenhammer. — Il reçoit les deux premiers ordres sacrés. — Départ de monsieur Laval. — Propositions acceptées par monseigneur de Milève. — Confirmées par monseigneur d'Amiens. ....	265
<b>LIVRE QUATRIÈME.</b> .....	<b>271</b>
<b>Chapitre I.</b> .....	<b>271</b>
Monsieur Libermann est ordonné prêtre par monseigneur l'évêque d'Amiens. — Lettre à son frère, après l'ordination. — Première messe à	

Louvencourt. — À Notre-Dame-des-Victoires. — Ses sentiments sur le Sacrifice et la Communion eucharistique. ....	271
<b>Chapitre II.</b> ....	<b>281</b>
La Congrégation se constitue lentement. — Sa pauvreté. — Le premier règlement est principalement l'exemple du Supérieur. — Son aspect de sainteté. — Son esprit de religion. — De charité. — D'humilité. — D'obéissance. — De mortification. — Sentiment qu'il exprime constamment sur son indignité. ....	281
<b>Chapitre III.</b> ....	<b>297</b>
Fondements spirituels de la nouvelle congrégation. — Comparaison avec les anciennes institutions. — Nécessité spéciale de la direction, de l'esprit d'abnégation et de prière. — Exemple et enseignement du nouveau fondateur sur ces trois points. — Instructions aux missionnaires. ....	297
<b>Chapitre IV.</b> ....	<b>315</b>
Résumé de la doctrine de saint Thomas sur la vie religieuse. — De la vie religieuse, moyen le plus efficace pour parvenir à la sainteté, selon les instructions du vénéré père Libermann aux missionnaires du Saint-Cœur de Marie. ....	315
<b>Chapitre V.</b> ....	<b>324</b>
Premier départ des missionnaires et successions rapides des envois. — Mission de l'île Maurice et de l'île Bourbon. — Méthode apostolique du père Laval. — Fruits de son zèle. — Œuvres de la mission de Bourbon. — Monsieur Monnet. — Les filles de Marie. ....	324
<b>Chapitre VI.</b> ....	<b>330</b>
Mission de Saint-Domingue. — Le père Eugène Tisserand. — Départ pour Haïti. — Débarquement à la Martinique. — Séjour à Sainte-Lucie. — Entrée à Saint-Domingue. — Le général Hérard. — Démarches auprès du Saint-Siège. — Le missionnaire est nommé préfet apostolique. — Il revient en Europe. — Est repoussé d'Haïti. — Tombe malade. — Part pour l'Afrique. — Meurt dans le naufrage du Papin. — Lettre du révérend père Libermann à madame Tisserand. ....	330
<b>Chapitre VII.</b> ....	<b>336</b>
Coup d'œil sur l'Afrique chrétienne. — Sur les missions des côtes occidentales. — Causes de leurs désastres. — Situation de 1819 à 1840. — Sierra-Leone et Liberia. — Appel des évêques américains et de la Propagande. — Monseigneur Barron à Notre-Dame-des-Victoires. — Départ de sept missionnaires. — Arrivée, maladies, morts, dispersion. ....	336
<b>Chapitre VIII.</b> ....	<b>345</b>
Nouveau plan plus vaste. — Établissement central pour la mission d'Afrique — Les sœurs de l'immaculée Conception de Castres. — Voyage à Rome du révérend père Ignace Schwindenhammer. — Le vicariat apostolique cédé à la congrégation. — Voyage du révérend père	

Supérieur à Rome. — Mémoire présenté à la sacrée congrégation de la Propagande. — Monseigneur Truffet. — Son départ. — Sa mort. — Lettre du supérieur général. — Monseigneur Bessieux et monseigneur Kobès. ....	345
<b>Chapitre IX.</b> .....	<b>353</b>
Développement de la congrégation en France. — Maison de Bordeaux. — Translation de la Neuville à Amiens. — Bonnes œuvres exercées dans la ville et le diocèse. — L'abbaye du Gard. — Règlement des frères. — Tribulations intimes. ....	353
<b>LIVRE CINQUIÈME.</b> .....	<b>364</b>
<b>Chapitre I.</b> .....	<b>364</b>
Origines du séminaire et de la société du Saint-Esprit. — Monsieur Desplaces. — Sa conduite au collège Louis-le-Grand. — Il fonde l' <i>Établissement des pauvres écoliers</i> . — Sa piété. — Sa mort, en 1709. — Monsieur Garnier. — Monsieur Bouic. — Haine des Jansénistes. — Monsieur Becquet. — Monsieur Duflos. — Dispersion en 1793. — Monsieur Bertout rétablit la société. ....	364
<b>Chapitre II.</b> .....	<b>376</b>
Observations de monsieur Portal sur le séminaire du Saint-Esprit. — Monsieur Fourdinier, supérieur. — Il rentre en possession du séminaire. — Reçoit une allocation du gouvernement. — Plan de l'amiral Duperré. — Épuisement forcé du séminaire et de la congrégation. — Monsieur Fourdinier forme le projet d'une réorganisation qui échoue. — Sa mort. — Monsieur Leguay supérieur. — Nouveau plan. — Règles approuvées par la congrégation de la Propagande. — La révolution de 1848. — Monsieur Monet. — Fusion de la société du Saint-Esprit avec la congrégation du Saint-Cœur de Marie. ....	376
<b>Chapitre III.</b> .....	<b>389</b>
Sacrifices faits de part et d'autre pour l'union des deux sociétés. — Mort de Monet. — Pouvoir discrétionnaire du vénéré Père. — Il reprend et exécute les projets qu'avaient inutilement tentés ses prédécesseurs. — 1° Reconstitution de la société du Saint-Esprit ; — 2° Réforme du séminaire colonial ; — 3° Réorganisation du clergé des colonies par la fondation des évêchés. — Difficultés. — Monsieur de Falloux. — Monseigneur de Langres. — Commission au ministère de la marine. — Correspondances et rapport du vénéré Père avec la Propagande. — Avec la commission. — Avec les évêques élus pour les Églises coloniales. ....	389
<b>Chapitre IV.</b> .....	<b>399</b>
Résumé des qualités extérieures du vénéré Supérieur. — Son tact surnaturel. — Ses pensées sur la révolution de février. — Sur les événements de l'Italie, l'Église, et le souverain Pontife. — Il répand l'esprit surnaturel dans les œuvres accessoires qu'il accueille au séminaire	

du Saint-Esprit. — De la réunion d'ecclésiastiques formant l'association de Saint-Jean.....	399
<b>Chapitre V.</b> .....	<b>410</b>
Le vénéré Père, directeur des âmes. — Méthode de direction fondée sur l'esprit de renoncement. — Sa conduite avec les commençants. — Avec les âmes éprouvées. — Avec celles qui sont appelées à la vie de perfection.....	410
<b>Chapitre VI.</b> .....	<b>417</b>
Sur l'oraison d'affection. — Effets extraordinaires. — Brisement du cœur. — Don des larmes. — Embrassement de ferveur. — Attraction de l'Âme. — Visions. — Langueur. — États plus ordinaires, au début. — Double développement par les affections sensibles ou par les sécheresses. — Période de décadence. — Abandon de Dieu. — Conseils aux directeurs spirituels.....	417
<b>Chapitre VII.</b> .....	<b>426</b>
État contemplatif du vénéré père Libermann. — L'oraison affective et contemplative dans Marthe et Marie. — Extrait du <i>Commentaire de saint Jean</i> . — Caractère spécial de cet ouvrage, et des opuscules du vénéré Père.....	426
<b>Chapitre VIII.</b> .....	<b>444</b>
Résumé général. — Dernière maladie. — Lettres du révérend père Schwindenhammer. — Prières à Notre-Dame-du-Gard. — Recommandation à Notre-Dame-des-Victoires. — Agonie et mort du vénéré Père, le 2 février 1852.....	444
<b>PROTESTATION DU VÉNÉRÉ PÈRE LIBERMANN.</b> .....	<b>457</b>
<b>NOTES.</b> .....	<b>458</b>
<b>A.</b> .....	<b>458</b>
<b>B La famille LE VAVASSEUR.</b> .....	<b>461</b>
<b>C.</b> .....	<b>462</b>
<i>Lettre de monsieur de la Brunière, nommé, sous le titre d'évêque de Trémita, coadjuteur de monseigneur Verrolles, vicaire apostolique de la Mandchourie.</i> .....	462